

Voisin un quintal de fer : n'ayant pas eu tout le succès qu'il espérait, il s'en retourna à la maison. La première chose qu'il fit à son retour, fut d'aller chez son ami : Mon fer, dit-il. — Votre fer ! Je suis fâché de vous annoncer une mauvaise nouvelle. Un accident est arrivé, que personne ne pouvait prévoir ; un rat l'a tout mangé ; mais qu'y faire ? Il y a toujours dans un grenier quelque trou par où ces petits animaux entrent, et font mille dégâts.

Le Négociant s'étonne d'un tel prodige, et feint de le croire : quelques heures après il trouve l'enfant de son Voisin dans un endroit écarté, il le mène chez lui et l'enferme à clef dans une chambre : le lendemain il invite le père à souper. — Dispensez-moi, je vous en supplie ; tous les plaisirs sont perdus pour moi. On m'a dérobé mon fils : je n'ai que lui ; mais que dis-je ? Hélas je ne l'ai plus. — Je suis fâché d'apprendre cette nouvelle. La perte d'un fils unique doit vous être très-sensible : mais mon cher Voisin, je vous dirai qu'hier au soir, quand je partis d'ici, un hibou enleva votre fils. — Me prenez-vous pour un imbécille, de vouloir me faire accroire un tel mensonge ? Quoi ! un hibou qui pèse tout au plus deux ou trois livres, peut-il enlever un enfant qui en pèse au moins cinquante ? La chose me paraît absurde et impossible. — Je ne puis vous dire comment cela se fit ; mais je l'ai vu de mes yeux, vous dis-je. D'ailleurs, pourquoi trouvez-vous étrange et impossible, que les hiboux d'un pays où un seul rat mange un quintal de fer, enlèvent un enfant qui ne pèse qu'un demi quintal ? Le Voisin sur cela, trouva qu'il n'avait pas à faire à un sot, et il rendit le fer au Négociant en échange de son fils.

Il est ridicule de vouloir faire croire des impossibilités. Quand un conte est outré on a tort de chercher à le combattre par des raisonnemens.

FABLE QUATRE-VINGT-DIX-HUITIÈME.

*Le Serpent et les Grenouilles,*

Un Serpent, devenu vieux et infirme, ne pouvait plus aller chercher sa nourriture : il était sur le point de mourir de faim. Dans cette malheureuse situation, il déplorait dans sa solitude les infirmités de l'âge, et souhaitait en vain

d'avoir la force qu'il avait eue dans sa jeunesse. Cependant la faim pressante lui enseigna, au lieu de ses lamentations, un stratagème pour trouver de quoi se nourrir ; il se traîna lentement au bord d'un fossé où il y avait un grand nombre de Grenouilles. Etant arrivé à ce lieu de délices et d'abondance, le Serpent paraissait très-triste et extrêmement malade ; sur quoi une Grenouille lève la tête, et lui demande ce qu'il cherche ? — De la nourriture : je suis près de mourir de faim : de grâce, aidez-moi dans mon extrême besoin : il y a deux jours que je n'ai rien mangé, je vous assure. — Que vous faut-il ?

Hélas ! j'ai beaucoup de regret de ce que j'ai fait dans ma jeunesse : autrefois je mangeais les créatures de votre espèce que je pouvais prendre ; mais à présent je suis si malheureux que je ne puis rien attraper pour vivre. Je me repens très-sincèrement de ma cruauté, de ma gourmandise, et d'avoir mangé tant de Grenouilles, que je ne puis vous en dire le nombre. Je viens ici pour vous demander pardon ; et pour vous montrer la sincérité de mon repentir, je m'offre à être votre esclave, à vous obéir, et à vous porter sur mon dos, partout où il vous plaira.

Les Grenouilles, charmées des protestations du Serpent, acceptent ses offres gracieuses ; elles aiment à voyager : à l'instant elles montent sur le dos de leur ennemi : quel plaisir ! mais il fut de courte durée : tous les plaisirs le sont. — Mesdames, dit le rampant hypocrite, si vous voulez que je vous serve long-tems, vous devez me nourrir, ou je mourrai de faim : là-dessus il croque les sottes Grenouilles qu'il avait sur le dos.

Il ne faut jamais se fier à un ennemi, quelques protestations d'amitié qu'il fasse ; car malgré toutes ses belles paroles, il ne cherche qu'à tromper : ses caresses mêmes sont des trahisons cachées.

FABLE QUATRE-VINGT-DIX-NEUVIÈME.

*Le Paysan et la Couleuvre.*

Un paysan, allant au bois avec un sac, trouva une Couleuvre : Ah ! ah ! dit-il tu n'échapperas pas : tu viendras dans ce sac et tu mourras. L'animal lui dit : Qu'ai-je fait pour mériter un tel traitement ? — Ce que tu as fait ? Tu es

lesymbole de l'ingratitude, le plus odieux de tous les vices. S'il faut que tous les ingrats meurent, répliqua hardiment le reptile, vous vous condamnez vous-même : de tous les animaux, l'homme est le plus ingrat. L'homme ! dit le Paysan, surpris de la hardiesse de la Couleuvre ; je pourrais t'écraser dans l'instant ; mais je veux m'en rapporter à quelque juge. — J'y consens. Une vache était à quelque distance : on l'appelle, elle vient ; on lui propose le cas. — C'était bien la peine de m'appeler, dit-elle, la chose est claire ; la Couleuvre a raison. Je nourris l'homme de mon lait ; il en fait du beurre et du fromage : et pour ce bienfait, il mange mes enfans : à peine sont-ils nés, qu'ils sont égorgés et coupés en mille morceaux. Ce n'est pas tout, quand je suis vieille, et que je ne lui donne plus de lait, l'ingrat m'assomme sans pitié : ma peau même n'est pas à l'abri de son ingratitude : il la tanne et en fait des bottes et des souliers : de là je conclus que l'homme est le vrai symbole de l'ingratitude. Adieu ; j'ai dit ce que je pense.

L'homme, tout étonné, dit au Serpent : Je ne crois pas ce que cette radoteuse a dit ; elle a perdu l'esprit : rapportons-nous en à la décision de cet arbre. — De tout mon cœur. L'Arbre étant pris pour juge, ce fut bien pis encore. — Je mets l'homme à l'abri des orages, de la chaleur et de la pluie. En été il trouve sous mes branches une ombre agréable : je produis des fleurs et du fruit ; cependant, après mille services, un manant me fait tomber à terre à coups de hache : il coupe toutes mes branches, en fait du feu, et réserve mon corps pour être scié en planches. L'homme, se voyant ainsi convaincu : Je suis bien sot, dit-il, d'écouter une radoteuse et un jaseur. Aussitôt il foula la couleuvre aux pieds, et l'écrasa.

Le plus fort a toujours raison, et opprime le plus faible, parce que la force et la passion sont sourdes à la voix de la justice et de la vérité.

FABLE CENTIÈME.

*Le Rat de Ville et le Rat des Champs.*

Un Rat de Ville alla rendre visite à un Rat des Champs, son ancien compère. Soyez le bien venu, dit le dernier, vous dînez aujourd'hui ici. Volontiers, dit le premier, je suis las de la bonne chère que je fais à la ville. Le Rat

des Champs court, et apporte quelques petits grignons d'un fromage pourri, et un petit morceau de lard ; c'était tout ce qu'il avait ; il était pauvre. Le Rat de Ville ne fait que grignoter ; il était accoutumé à faire meilleure chère. Le repas étant fini : Venez ce soir souper avec moi à la ville, dit-il à son camarade : vous verrez la différence qu'il y a entre mes repas et les vôtres. En vérité, mon cher ami, je vous plains très-sincèrement ; je ne sais pas comment vous pouvez faire pour ne pas mourir de faim : si vous voulez, vous resterez toujours à la ville avec moi : mon trou est à votre service ; vous y vivrez splendidement ; ma table sera la vôtre, et vous serez toujours bonne chère. Vite, partons, dit le campagnard ; il me tarde d'être votre commensal.

Les deux amis partent, et arrivent vers minuit à une grande maison. Le Rat de Ville conduit son camarade dans un beau salon, étale devant lui, sur le coin d'un tapis de Perse, les mets les plus friands : rien n'y manquait, poulet, dindon. — Frère, comment trouvez-vous ce rôti ? N'est-il pas bien tendre ? Que pensez-vous de ce pâté de pigeonneaux ? Avouez que vous ne faites jamais de si bons repas à la campagne. Pendant qu'il faisait ainsi l'éloge de ses mets, sans donner le tems à son camarade d'avalier un morceau, un domestique ouvre la porte : adieu nos Rats ! ils décampent aussi vite qu'ils peuvent. Le Rat des Champs se fourre dans un coin ; il tremblait de tous ses membres, et maudissait cent fois, ami, rôti et pâté. Le Rat de Ville n'avait pas si peur ; il était en sûreté dans son trou : il avait oublié de le montrer à son ami, en cas de surprise. Cependant le domestique se retire : le Rat de Ville reparait aussitôt, et rappelle son camarade. Venez, venez, le danger est passé pour le reste de la nuit : finissons notre repas, et puis nous mangerons pour notre dessert, du fruit délicieux, des noisettes, et des marrons. J'ai assez mangé, dit le campagnard encore effrayé : adieu, il faut que je retourne au logis. Je n'envie pas l'abondance, ni la délicatesse de vos repas : je préfère mes grignons à vos friandises. Fi du plaisir que la crainte peut corrompre !

Une fortune médiocre, avec la paix et le contentement est préférable à l'abondance qui est accompagnée de soins de craintes, et d'inquiétudes.